

re, de ne pas arriver aux lieux où l'on m'attend en effet.

— Pourquoi donc cela ? demanda la jeune femme en regardant curieusement Lambert.

— Oh ! c'est toute une histoire, dit celui-ci en riant.

— Racontez-la-moi. J'adore les histoires.

— Soit ; mais veuillez alors, madame, accepter mon bras."

L'inconnue sembla hésiter un moment. Puis, comme si elle repoussait quelque scrupule, elle fit un geste plein d'une mutinerie charmante, et posa sa petite main sur le bras du poète. Celui-ci se demanda un moment si une conquête dont les débuts étaient si peu difficiles, pouvait jamais devenir bien glorieuse ; mais cette jeune femme était si belle et si gracieuse ; il y avait dans sa physionomie, dans sa voix, dans son maintien et dans sa toilette, tant de candeur, d'honnêteté et de distinction naturelle, que les soupçons du poète ne purent longtemps résister au charme qui l'attirait vers elle.

II

— Est-ce que vous inventez votre histoire ? demanda l'inconnue après un assez long silence.

— Non, madame, répondit Georges, je n'invente jamais rien.

— Pourtant, vous êtes poète, je crois ?

— Comment ! vous savez ? balbutia Lambert avec cette humilité monstrueusement orgueilleuse dont la Muse dote ses élus.

— Mon Dieu ! oui, et cela est très simple, je vous assure. J'ai lu il y a quelque temps un volume de poésies signé Georges Lambert ; et en voyant entendre nommer tout à l'heure, j'ai supposé que vous en étiez l'auteur. Me serais-je trompée ? ajouta la jeune femme avec un geste d'hésitation mêlée de crainte.

— Non, madame, ces vers sont bien de moi. Et serais-je assez heureux pour avoir obtenu l'approbation, ou plutôt l'indulgence d'une aussi belle et intelligente lectrice ?

— Voilà, monsieur, permettez-moi de vous le dire, un compliment bien maladroit ou bien perfide et qui me rend à l'avance toute impartialité impossible dans l'appréciation que vous me demandez. Si, après cela, je vous dis que vos vers sont sublimes, on peut me soupçonner de vous rendre immédiatement votre monnaie, et si je vous dis, au contraire, que je les trouve médiocres, vous avez le droit de m'accuser d'être modérément généreuse et reconnaissante. Ne vous en prenez donc qu'à vous-même si je me vois à regret forcée de ne vous en rien dire ; mais je n'en exige pas moins que vous me racontiez pourquoi vous ne voulez pas aller à ce rendez-vous.

— Le bonheur d'être près de vous n'est-il pas une raison plus que suffisante ?

— Certes, oui ! Mais il me semble qu'avant de posséder ce bonheur inestimable, votre détermination était déjà parfaitement arrêtée.

— Je ne sais. Mais, dans tous les cas, votre vue n'a fait que m'y affermir.

— Aussi n'en suis-je que plus curieuse de savoir jusqu'à quel point je dois être fière de la présence que vous m'accordez.

— Tenez, madame, je ne veux pas vous tromper, dit Georges avec une bonhomie plus ou moins sincère. Je vous dirai la vérité, malgré la belle occasion que vous me donnez vous-même de faire valoir mon sacrifice, et bien qu'en ce cas, ma franchise doive m'être sans doute moins profitable que ne le serait un petit mensonge ; j'espère pourtant que vous me saurez gré de mon désintéressement...

— Désintéressement sublime, en effet, interrompit l'inconnue en riant, et qui ne demande qu'à être suffisamment payé.

— Mon Dieu ! madame, vous êtes impitoyable !

Vous épilchez et dénaturez chacune de mes paroles. Il est impossible, fût-on plus fort que je n'ai la prétention de l'être, de résister à cette guerre à coups d'épingles.

— On se défend comme on peut, monsieur. Tout le monde n'a pas la force de soulever une massue, et encore, pour s'en servir, faudrait-il être bien sûr que son adversaire mérite la mort. Mais vous oubliez que j'attends cette histoire.

— Vous saurez donc, madame, que j'avais un ami...

— Vous l'avez perdu ?

— A peu près. Il s'est marié.

— Eh bien ?

— Eh bien ! un poète marié...

— Ah ! il était poète ! Et avait-il du talent ?

— Beaucoup. Seulement, il devait finir ainsi ; il mettait trop de son cœur dans tout ce qu'il faisait ; il n'aurait jamais pu suffire à aimer et à écrire. L'amour aurait tué la poésie, ou la poésie aurait tué l'amour. Il a dû choisir...

— Et vous trouvez, sans doute, qu'il a mal fait de choisir l'amour ?

— Je ne dis pas cela ; mais enfin, il y a amour et amour.

— Aurait-il mal placé le sien ?

— Hélas !

— Voilà un hélas ! bien funèbre. La femme qu'il a choisie est donc bien mal ?

— Je ne l'ai jamais vue ; mais comment en serait-il autrement ?... une petite cousine de la campagne...

— Vous ai-je dit, monsieur, que je fusse de la ville ? demanda l'inconnue avec une inflexion de voix railleuse.

— Eh ! madame, ces choses-là n'ont pas besoin de se dire. On reconnaît une citadine à première vue.

— Ah ! vraiment ? dit la jeune femme avec un sourire un peu ironique que Georges n'en attribua pas moins au plaisir causé par sa flatterie. Mais ne trouvez-vous pas, monsieur, que votre histoire languit ?

— Je vous ferai observer, madame, que vous l'interrompez à chaque mot.

— C'est juste ; mais cela ne m'arrive plus. Poursuivez.

— Je poursuis. Mon ami est venu passer sa lune de miel à la ville. Il m'a écrit ce matin pour me prier d'aller tenir compagnie à sa femme qu'il est forcé de laisser seule une partie de la journée."

Ici l'inconnue sembla vouloir faire une observation, mais elle se tut. Lambert remarqua son hésitation, et lui demanda :

— Vous alliez dire quelque chose, je crois, madame ?

— Oui, mais je me souviens que j'ai promis de ne pas vous interrompre.

— Oh ! faites. Je tiens beaucoup plus à vous entendre qu'à parler moi-même.

— Eh bien ! monsieur, je voulais vous demander ce que vous pensez de ces grandes affaires que les hommes ont toujours sous la main quand il leur prend fantaisie de se débarrasser de la société de leurs femmes ?

— Eh ! eh ! fit Georges avec un sourire assez perfide.

— Vous ne me semblez pas énormément convaincu de leur gravité ? demanda la jeune femme d'un ton d'inquiétude où l'on aurait pu soupçonner un intérêt personnel.

— Je crois franchement que cela dépend beaucoup de sa femme. Ainsi, il me semblerait impossible, par exemple, de ne pas oublier, près de vous, toutes les affaires même les plus sérieuses, à moins qu'elles eussent encore un rapport indirect avec votre bonheur.

(A suivre.)

FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE.

Histoire d'un Trésor.

LA FUGITIVE.

XXXVIII

Depuis le départ de Torancy, les choses avaient repris, au château des Ormes, le cours d'autrefois. Mme de Lépinoy, assise auprès de la chaise longue de Valrémy, reprenait peu à peu son empire et finissait par faire oublier au capricieux jeune homme cette Madeleine qui se mourait d'amour à Salvigny. Son souvenir s'estompait chaque jour davantage, et, comme en tous les êtres qui le moment présent est le seul désirable, le seul qui occupe réellement l'esprit, la poétique figure de la jeune fille perdait, à ses yeux, bien des charmes qui l'avaient subjugué.

Le brusque éloignement du capitaine avait profondément contrarié la marquise, qui ignorait les derniers événements. Elle supposait à son ennemi un caprice heureux qui lui enlevait sa vengeance. Elle se consolait du moins en pensant que le coup, pour n'avoir pas été complètement réussi, avait en partie porté juste. Madeleine, aux yeux de Senlis, était horriblement compromise et sa réputation à tout jamais perdue. Il lui revenait chaque jour des bruits mystérieux ; des questions indiscrettes lui étaient faites qui annonçaient que la calomnie avait consciencieusement fait sa route souterraine, et qu'elle n'attendait qu'une occasion, une affirmation de sa part, une preuve positive pour éclater et se déchaîner avec l'envie furieuse qui est le propre des petites villes en ces sortes de choses. Cette preuve, elle n'avait garde de la donner ; mais, lorsqu'on l'interrogeait, ses habiles silences, ses sourires à demi retenus, à demi échappés, disaient plus dans leur perfide diversion qu'un langage violent ou haineux.

Bref, au bout d'un mois d'absence Torancy fut revenu trouver sa chère maison du faubourg de Paris, qu'il eût été pour tous le sujet d'une réprobation qu'on lui eût à peine déguisée en temps ordinaires, et qu'en des temps difficiles on lui eût certainement fait voir.

C'est encore un des privilèges de ces étroites réunions d'hommes, où toutes les petites gens de l'humanité semblent parfois s'être rassemblées, que d'attendre, pour attaquer l'homme heureux ou l'homme fort, qu'il soit déjà la victime des événements et que le malheur l'ait abattu, afin de l'écraser tout à fait. On aime à lui faire sentir, sur une plaie vive, les coups qu'on va lui porter.

Lorsque Roland reçut cette lettre de Madeleine ce fut la marquise qui la lui apporta. Elle avait reconnu l'écriture, et, depuis longtemps d'ailleurs, elle surveillait la correspondance de son petit-fils. L'absence de toute communication entre Valrémy et Madeleine l'avait étonnée. Cette petite lettre, d'une écriture incertaine et tremblée, la rassura.

— Elle a été malade," pensa-t-elle.

Quant à Roland, qui, à cette époque, marchait assez facilement avec l'appui d'une canne, Madeleine, à la lecture de ce papier que sa grand-mère dévorait du regard, lui était apparue mille fois plus séduisante. L'idée de posséder cette jeune fille qui l'adorait au point de se perdre pour lui, de lui produire dans le monde parisien comme une femme inédite, aussi spirituelle qu'élégante, l'avait bouleversé. Son goût pour elle était revenu à tire d'ailes, et Mme de Lépinoy, dès cet instant, ne fut qu'une mode passée depuis dix ans. Son visage rayonnait. Sa joie était si apparente, que Mme de Vaudricourt crut pouvoir lui dire :